

Le dossier que le présent numéro de *Réseaux* soumet à ses lecteurs semble à première vue s'éloigner de son habituel domaine d'intérêt. Il pourra aussi apparaître de prime abord quelque peu hétéroclite : l'histoire de la statistique, le rôle de l'expertise dans un procès pour meurtre dans le New Jersey, l'analyse des carnets de notes de voyageurs du XVIII^e siècle, voilà qui pourrait s'apparenter plus à un poème à la Prévert qu'au sommaire d'une revue consacrée à la communication.

Derrière cet inventaire étrange, se cache cependant un commun terrain d'analyses : celui de la construction et de la communication des faits scientifiques, thème qui fait aujourd'hui se rejoindre divers courants des sciences humaines. Les modalités pratiques et matérielles de construction et de communication du savoir constituent en effet un domaine de recherche nouveau et interdisciplinaire qui remet notamment en cause les modèles classiques de la sociologie de la connaissance et qui, théoriquement, méthodologiquement autant qu'empiriquement, recoupe les questionnements de ceux qui se sont donné pour champ d'analyse les médias et les médiations symboliques et techniques.

Pour ne prendre qu'un exemple qui montre bien ce que les orientations prises récemment par la sociologie ou l'histoire des sciences peuvent apporter aux sciences de la communication, citons ici l'intérêt qu'elles accordent aux dimensions visuelles et verbales de l'élaboration du savoir scientifique, aux pratiques d'écriture, à leur rôle dans la constitution et dans la transmission de ce savoir.

En ce sens, les articles constituant notre dossier prolongent des réflexions auxquelles *Réseaux* a depuis longtemps fait écho. Dans son n° 27, déjà, dans lequel Mondher Kilani et Bruno Latour s'interrogeaient sur le statut des inscriptions en anthropologie et dans les sciences exactes ; plus près de nous dans son n° 58, où Alain Kaufmann analysait une controverse sortie des laboratoires pour se prolonger dans les médias, « l'affaire de la mémoire de l'eau », comme cas exemplaire des mutations du système de communication à l'intérieur du champ scientifique ; tout récemment enfin (n° 69), *Réseaux* a traduit un important article de Simon Schaffer, auquel on doit des travaux pionniers sur la constitution moderne d'une communauté scientifique, sur la création de réseaux de communication à l'intérieur de cette communauté, sur les technologies matérielles mais aussi littéraires et sociales mises en œuvre pour la production et la validation des faits expérimentaux.

Ce dont il s'agit, c'est donc bien de rendre compte de l'activité scientifique en tant qu'activité pratique au même titre que tout autre activité sociale, de rendre compte de la construction des faits scientifiques en tant que « faits de l'art », en ne se laissant plus intimider par cette certitude qui a longtemps inhibé historiens ou sociologues : l'idée qu'il y aurait dans la science quelque chose, interne à elle-même, qui en interdirait l'analyse. Tout au plus était-il alors possible de s'interroger sur un avant – qui finance la recherche scientifique et dans quels buts ? – et sur un après – les bons et les mauvais usages des progrès de la science.

Ce fut le mérite de Robert Merton, puis de Thomas Kuhn, d'avoir transgressé l'interdit, le premier en analysant les institutions scientifiques, le second en considérant les théories comme des institutions sociales. Restait cependant encore à franchir un pas décisif : considérer les connaissances scientifiques comme des constructions sociales ; et pour cela entrer dans le sanctuaire du laboratoire afin de regarder la science en train de se faire, en ethnologue des indigènes en blouse blanche, armé du principe énoncé par Jack Goody : il n'y a aucune raison de penser qu'entre « eux » et « nous » (sauvages et civilisés, ou scientifiques et bétotiens), on puisse établir un grand partage dans nos manières d'appréhender le monde (1). A titre comparatif, on aurait pu aussi faire référence ici à un sociologue de l'art, Pierre Francastel, qui, s'étant attaqué à cet autre objet tabou, avait fini par conclure : « *L'esprit est un.* »

Depuis une vingtaine d'années, sociologues, linguistes, historiens, anthropologues, ethnométhodologues ont ainsi, sur ces bases, profondément modifié la nature même de la connaissance que nous avons de la connaissance. Et par un salutaire retournement, ils nous incitent aussi à repenser nos manières d'appréhender les savoirs « profanes ». Dans ses développements récents, l'étude des sciences de la nature par les sciences humaines constitue en effet pour ces dernières plus qu'un simple redécoupage académique – un nouvel objet – et qu'un changement d'optique – un nouveau paradigme –, ce qui est déjà beaucoup. Ce que la démarche sociologique (ou historique, ou anthropologique) met à jour lorsqu'elle s'interroge sur la démarche scientifique, ce sont des proximités, des parentés non seulement dans l'ensemble de leurs objets, de leurs terrains, mais plus encore dans le fonctionnement même de leurs démarches, dans leur rhétorique, dans leurs pratiques d'enquête, dans la construction discursive des objets de leur savoir.

C'est ainsi qu'on découvrira dans les contributions réunies dans notre dossier des parallèles non seulement avec les objets et les terrains qui sont ceux des sciences de l'information et de la communication, mais aussi avec les questions que celles-ci se posent aujourd'hui quant aux évolutions nécessaires de leurs approches de ces objets et de ces terrains. Pour ne citer à nouveau qu'un exemple, l'analyse des catégories que les sciences exactes construisent pour mettre en évidence tel ou tel phénomène a d'évidents rapports avec l'analyse des catégories par lesquelles nos sociétés construisent quotidiennement des représentations d'elles-mêmes au sein de l'espace public. Mais cette analyse conduit aussi à s'interroger dans des termes nouveaux sur les catégories analytiques que les sciences humaines construisent pour tenter de rendre compte de la construction des classements sociaux. Ces croisements, ces renvois réciproques du terrain vers la méthode sont une autre composante qui fait l'unité des quatre articles que l'on va lire.

(1) Cf. Jack Goody, *la Raison graphique – la Domestication de la Pensée sauvage*, Les Editions de Minuit, Paris (1977).

Prolongeant les réflexions développées dans un ouvrage paru en 1993, *la Politique des grands nombres*, Alain Desrosières s'interroge ainsi sur l'histoire de la statistique en tant qu'instrument permettant de construire et de communiquer des résultats scientifiques par des opérations de comptage et de mesure qui supposent préalablement d'autres opérations moins visibles d'identification et de qualification. Michael Lynch, qui a appliqué l'ethnométhologie à la compréhension contextuelle de l'activité des laboratoires, étudie, dans le déroulement d'un procès criminel, comment un tribunal tente d'intégrer dans son système argumentaire et procédural ordinaire l'avis d'experts scientifiques. Linguiste intéressée aussi bien par l'écriture anthropologique que par le « parler boutique » des astronomes, Lorenza Mondada jette enfin des ponts entre sciences exactes et sciences humaines, en approchant les objets de leur savoir propre du point de vue de leur construction discursive.

Le dossier de ce n° 71 de *Réseaux* a pour origine un séminaire interdisciplinaire organisé conjointement, en décembre 1994, par l'Institut de linguistique et des sciences du langage et l'Institut de sociologie des communications de masse de l'université de Lausanne. La rédaction remercie les organisateurs de cette rencontre, Alain Kaufmann, Lorenza Mondada et Francesco Panese. On trouvera également dans ce numéro deux articles consacrés aux autoroutes de l'information.